

Préhistoire

Le sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique

Jean Guilaine et Jean Zammit.
Le Seuil, 2001 (372 pages,
148 francs).

Comme l'indique son titre, cet ouvrage est consacré aux origines de la guerre, ainsi qu'aux autres formes de violence. Ces deux thèmes sont entremêlés au fil des pages, au cours desquelles les auteurs présentent les vestiges archéologiques et discutent de leur interprétation, depuis les débuts de la préhistoire jusqu'à l'âge du fer.

Les données recueillies lors des fouilles archéologiques montrent une certaine évolution, c'est-à-dire que la montée en puissance de la guerre a été progressive et semble aller de pair avec l'augmentation de la densité de la population, la sédentarisation, la complexification sociale et l'accumulation des richesses. Les traces de blessures violentes sur l'homme ne sont pas absentes au Paléolithique, mais elles sont rares et seraient issues de conflits individuels.

Les premiers conflits collectifs avérés datent de 12 000 ans : ce sont des raz-

zias guerrières où hommes, femmes et enfants sont tués indifféremment, et non des affrontements entre groupes d'hommes. Au Néolithique ancien, des populations ont été systématiquement massacrées, comme à Talheim, en Allemagne, où 18 adultes et 16 enfants ont été tués à coups de hache (5 000 ans avant notre ère). Puis la guerre se structure, comme l'attestent les scènes de combats d'archers représentées dans les sierras du Levant espagnol et datées de la fin du Néolithique. Le nombre croissant d'individus blessés ou tués par flèches indique que des affrontements sont de plus en plus intenses entre -6 000 et -2 000. Une véritable idéologie du guerrier émerge en Occident au cours des III^e et II^e millénaires avant notre ère, avec ses attributs – arc et flèches, poignard et hache. À partir du III^e millénaire, naît l'image du combattant idéal, du héros – épée sur le côté, et bientôt équipé de la lance, du casque, du bouclier et des jambières. Autant dire que, dès la fin de l'âge du bronze (vers -1200), l'archétype du guerrier occidental antique et médiéval est déjà en place.

Curieusement, on note une contradiction dans l'ouvrage, qui laisse penser que chacun des deux auteurs a développé sa réflexion sans consulter l'autre. Ainsi, d'un côté, l'introduction de l'ouvrage dénonce l'idée reçue opposant «un homme paléolithique "naturel" et pacifique et un homme néolithique plus civilisé, "culturel", dénature et violent». Cependant, le troisième chapitre souligne à quel point les

recherches récentes ont «modifié la vision traditionnelle que l'on avait de ces premières sociétés paysannes» néolithiques que l'on croyait «calmes, solidaires, fraternelles» et semblent montrer que ce sont bien les hommes du Néolithique qui ont, les premiers, perpétré massacres et supplices épouvantables. Le cinquième chapitre montre aussi que la construction de la figure du guerrier ne provient pas d'envahisseurs étrangers, mais de la dynamique sociale des populations autochtones. Comment ne pas imaginer alors un homme néolithique plus civilisé et plus violent ?

Les autres types de violence examinés par les auteurs sont les sacrifices et les pratiques cannibales, qui ne sont d'ailleurs pas synonymes de guerre puisqu'ils peuvent se pratiquer entre membres d'un même groupe, dans le cadre de cérémonies funéraires. Le cannibalisme semble attesté au Paléolithique moyen et au Néolithique, mais le traitement des ossements (bris, écrasement...) n'implique pas nécessairement la consommation de viande ou de moelle. La pratique de sacrifices humains est tout aussi difficile à démontrer. Les sépultures multiples, c'est-à-dire dans lesquelles plusieurs défunts prennent place en même temps, et dont on connaît quelques cas dès le Paléolithique supérieur résultent-elles d'épidémies, de famines ou de sacrifices d'individus destinés à en accompagner un autre dans la mort ? Si de futures recherches confirmaient l'existence de sacrifices humains dès le Paléolithique, cela remettrait en cause l'idée que de telles pratiques n'interviennent que dans des sociétés fortement hiérarchisées, avec un système religieux pyramidal. On est confronté ici aux limites mêmes de l'archéologie : à l'examen d'un sujet occis, comment différencier un acte de vengeance individuel, un châtiment, une bataille et une exécution sacrificielle ? Les hommes des tourbières, datés de l'âge du fer (vers 350 avant notre ère) et connus dans le Nord de l'Europe, ont été bien conservés, car leurs corps étaient jetés dans des marécages. Ils présentent le plus souvent des traces de mort violente, parfaitement visibles. Parfois la corde qui a servi à la pendaison ou à l'étranglement est encore autour du cou. Étaient-ils des suppliciés ou des condamnés à mort par la justice ? L'archéologie témoigne des moyens dont la mort a été donnée, mais elle ne peut en restituer les motivations, et encore moins la valeur. Le sacrifice était valorisé dans certaines sociétés, et les individus se portaient volontaires pour accéder à cet honneur.

Outre la somme documentaire impressionnante, cet ouvrage tente d'expliquer l'émergence et le développement des formes de violence spécifiques à l'homme : la guerre, l'anthropophagie, le supplice et



Kazuhiko Sano

L'homme paléolithique aurait été pacifique, tandis que l'homme néolithique guerrier : méfions-nous de cette idée reçue.

le sacrifice. Paradoxe étonnant, puisque cette violence pouvait à tout moment défaire et étouffer le foisonnement culturel et social qui poussait à l'échange et à l'alliance.

Sophie A. de BEAUNE, Archéologie et Sciences de l'Antiquité, CNRS

Écologie

La flore et la faune

Sous la direction d'Isabelle Bourdial.
Éditions Larousse-Bordas, 2000
(144 pages, 139 francs).

Dans l'esprit et dans la présentation de la collection «Portail des sciences», ce volume consacré à la flore et la faune est un survol du monde vivant animé. Après les origines de la vie et l'apparition des molécules biologiques, l'arbre du vivant nous est présenté. Il commence avec les procaryotes, sans noyau (eubactéries et archaebactéries) d'où naissent les eucariotes (cellules à noyau) qui, d'unicellulaires, deviendront pluricellulaires, développant alors une arborisation foisonnante qui intègre les végétaux et les animaux. Suivent une soixantaine de thèmes : les micro-organismes ; les algues et champignons ; les plantes ; les animaux invertébrés ; des poissons aux reptiles ; les oiseaux et mammifères...

Chacun de ces thèmes, présenté sur une double page bien illustrée, donne l'essentiel des connaissances actuelles avec des encadrés variés comme «Le saviez-vous?» ; «Chiffres» ; «Gros plan». Le thème «Les plantes cultivées, métamorphosées par les hommes» rappelle, notamment, que depuis plus de 10 000 ans l'espèce humaine a influé sur l'évolution de quelques végétaux. Partant d'un ancêtre sauvage à faible rendement, on exerce d'abord une sélection naturelle en choisissant les graines des meilleurs individus ; ensuite, on perfectionne en croisant des individus, et cette sélection génétique donne naissance à des espèces végétales modifiées. Cette technique, utilisée depuis des décennies, a donné de remarquables résultats dont témoignent les légumes, les fruits et les fleurs cultivés aujourd'hui. Elle a cependant l'inconvénient d'être lente, puisque l'on mélange le patrimoine génétique entier des deux partenaires et que l'on réalise plusieurs croisements.

C'est dans la droite ligne de cette orientation que, dans les années 1980, on apporta une amélioration décisive en transférant directement certains gènes étrangers dans les plantes à modifier. C'est de



Jacques d'Aguilar

Une empreinte, dans le calcaire lithographique de Bavière, nous montre *Isophlebia aspasia*. Cette libellule, bien après ses ancêtres géants qui volaient au Carbonifère, planait au Jurassique au-dessus des Dinosaures !

cette façon que l'on a, par exemple, amélioré une variété de maïs en y introduisant un gène insecticide qui lui permet de résister à des insectes ravageurs contre lesquels on luttait à grand renfort de produits chimiques polluants. Commence alors l'ère des OGM, organismes génétiquement modifiés. Dans le contexte catastrophe de la «maladie de la vache folle» due au prion de l'encéphalite spongiforme bovine, les OGM (sigle fourre-tout) furent montrés du doigt sous le prétexte du principe de précaution (qui, poussé à l'extrême, nous forcerait à rester au lit... et encore!). C'est cependant une technique qui, bien maîtrisée et réglementée, est une réelle avancée dans l'amélioration des plantes.

Progressant par étapes dans l'examen des espèces vivantes et de la diversité de la vie sur terre, on aboutit à l'être humain, qui constitue une seule espèce et la seule capable d'émettre un langage articulé. C'est l'opportunité d'évoquer la généalogie de l'homme avec l'*Ardipithecus* apparu il y a 4,5 millions d'années. La famille des Hominidés compte deux lignées ; celle des *Paninés*, avec les chimpanzés, et les gorilles et celle des *Homininés* avec les Australopithèques et les *Homo* (fossiles et modernes).

Le dernier thème, l'homme et l'évolution, nous montre l'impact croissant des activités humaines sur l'environnement et l'appauvrissement de la biodiversité. Un livre facile à lire pour tous sur un sujet fondamental.

Jacques d'AGUILAR

Histoire des sciences

Histoire de l'évolutionnisme contemporain en France 1945-1995

Cédric Grimoult. Librairie Droz, 2000
(616 pages, 432 francs).

On peut considérer la France comme le «berceau du transformisme» (théorie de la transformation des espèces biologiques), mais Cédric Grimoult a démontré dans un ouvrage précédent (*Évolutionnisme et fixisme en France : histoire d'un combat. 1800-1882*), comme dans le présent opus, que ce pays est aussi celui d'une résistance tenace et récurrente aux idées évolutionnistes.

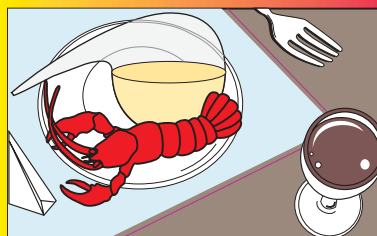
Georges Louis Leclerc de Buffon (1707-1788) a en effet subi la censure de la Faculté de théologie de la Sorbonne pour avoir présenté un timide transformisme. Il mentionnait que certaines espèces «...ne sont plus les mêmes qu'elles étaient autrefois...». C'est toutefois Lamarck (1744-1829) qui, en 1800, a signé l'acte fondateur du transformisme, lors d'une célèbre leçon inau-

FRANCE INFO et POUR LA SCIENCE

vous invitent
à écouter la chronique
de Marie-Odile Monchicourt :

Info Sciences

Tous les jours
sur **France Info**
à 15 heures 41,
17 heures 10,
20 heures 12,
22 heures 12,
et 23 heures 42



Les prochains
résultats présentés
dans la rubrique
Science et Gastronomie
seront annoncés sur
France Info
le 25 avril 2001.



gurale de ses cours de zoologie au Muséum. Il a pourtant été quasi ignoré, et le fixisme (la théorie qui dit que Dieu a créé les espèces qui ne se transforment pas au cours du temps) est resté bien enraciné. En 1830, le débat fut violent entre Georges Cuvier (1769-1832), le fixiste, et Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), le transformiste : l'Académie des sciences a été le terrain de ces affrontements. Joutes d'une époque révolue, le temps a-t-il calmé les esprits ?

Pas vraiment : la parution de *L'origine des espèces* (1859) de Charles Darwin (1809-1882) a eu pour effet, en France, de produire les néolamarckistes, au moment où les biologistes auraient dû s'intéresser au darwinisme.

La période qui intéresse ici l'historien C. Grimoult couvre les années 1945-1995. Les options défendues par les scientifiques contemporains (l'analyse de toutes les idées fausses et partisans réunies dans ce livre est proprement stupéfiante) sont souvent dictées, soit par leurs convictions religieuses, soit par leur engagement politique (qui conduisit notamment au lyssenkisme, variété de néolamarckisme d'inspiration marxiste qui affirmait qu'une espèce de céréale pouvait se changer en une autre sous l'influence du milieu et de l'hérédité des caractères acquis). C'est encore avec des *a priori* que fonctionnent les néolamarckistes «hyper-hyper... tardifs», les finalistes (partisans d'une évolution des espèces orientée par une cause initiale ou finale, irréductible à un processus naturel) et, même, les darwinistes (qui défendent la théorie selon laquelle les individus et les espèces se modifient grâce à la sélection naturelle ; les modifications avantageuses sont conservées, et les modifications défavorables sont éliminées).

Pourtant, le darwinisme a progressivement intégré la génétique (notamment la génétique des populations), il est devenu le néodarwinisme, puis, en 1947, la théorie synthétique. De nouvelles théories sont venues (de l'étranger) nuancer et compléter le néodarwinisme : le neutralisme de Motoo Kimura (la variabilité génétique est trop importante pour se concevoir dans un cadre uniquement adaptatif, et beaucoup de variations sont neutres) et le punctualisme de Niles Eldredge et de Stephen Jay Gould (selon eux, les espèces n'évoluent pas graduellement, mais selon les époques géologiques, les changements sont explosifs, suivis par des périodes de stabilité : ce sont les équilibres ponctués).

Certes, les darwinistes sont aujourd'hui majoritaires et, en 1994, Pierre-Henri Gouyon (généticien des popu-

lations à l'Université d'Orsay) a écrit : «Il n'y a plus de débat scientifique sur la théorie darwinienne de l'évolution. Elle est admise par tous les scientifiques qui travaillent dans ce domaine, de même que la rotondité de la Terre par les astronomes, et les chambres à gaz par les historiens. [...] Le débat n'est pas un débat scientifique. Celui-ci a été résolu au début du XX^e siècle. Le débat est un débat social.» Cependant, le dogme biblique semble avoir encore de beaux jours devant lui : des antidarwinistes néofinalistes, qui rejettent la théorie synthétique, restent hélas actifs.

Les ouvrages des militants antidarwinistes sont des brûlots qui affichent clairement la couleur : certains annoncent leur volonté d'«en finir avec le darwinisme», d'autres souhaitent «brûler Darwin»... La liste étant longue, Guillaume Lecointre, du Muséum national d'histoire naturelle, fougueux traqueur d'antidarwinistes et de créationnistes, a encore de beaux combats devant lui, et C. Grimoult de nombreux livres à écrire, ce qui nous réjouit d'avance, vu la qualité de ses textes.

Certes, les antidarwinistes sont dogmatiques, mais les darwinistes sont-ils tolérants ? P. Jaisson (auteur de *La fourmi et le sociobiologiste*, 1993) mériterait d'être mieux accepté par les «ultras» darwinistes. P. Jaisson a clarifié les malentendus qui, en France, ont suscité une méfiance vis-à-vis de la sociobiologie (discipline scientifique qui traite du comportement des organismes à la lumière de l'évolution) et abouti à un rejet d'Edward Wilson, qui a élaboré cette théorie. La polémique qui a fait rage en France, entre 1977 et 1981, portait sur l'extrapolation à l'homme du comportement des animaux, sur une interprétation abusive du tout génétique et, donc, sur une vision déterministe des sociétés humaines. P. Jaisson a dépassionné le débat et corrigé les dérapages.

En revanche, C. Grimoult devait-il achever son livre par un chapitre en apothéose sur «la théorie synergique de l'évolution et la sélection multipolaire» ? Ces idées constituent un prolongement de la théorie synthétique : des facteurs sélectifs agiraient à différents niveaux du vivant, du gène jusqu'au social (c'est la sélection multipolaire). François Jacob et P.-H. Gouyon «croient pourtant que la sélection multipolaire n'apporte pas un modèle nouveau». On notera au passage l'honnêteté de C. Grimoult, qui a consulté ces grands chercheurs et n'hésite pas à mentionner leur avis.

Pourquoi les nombreuses disciplines concernées par l'évolution : génétique (des populations, du développement,